

DE BAGINGUET À DE GAULLE, LA BOURGEOISIE RÈGNE...

Ce mois-ci se tient à Nantes le Congrès annuel de la *Fédération Anarchiste de langue française*. Bien que connaissant des fortunes diverses, subissant trop souvent le cours des événements une organisation sut maintenir vivante la présence des principes libertaires dans toutes les luttes sociales, grâce à l'action énergique, courageuse, désintéressée d'une poignée de militants. Il n'est pas d'autres exemples d'une communauté, d'un mouvement ayant subit de toutes parts, en tous lieux, de quelques horizons que ce soit, d'aussi terribles épreuves conduisant à de profondes et apparemment définitives saignées et qui sans cesse renaisse du néant par la pensée et l'action de nouveaux hommes. Maintes fois condamné à disparaître, l'anarchisme se présente, aujourd'hui, plus jeune, plus vivant, plus positif que peut-être il ne fut.

Quel optimisme! me direz-vous et, comment expliquer une telle euphorie, alors que rien ne la justifie et surtout pas révolution politique du pays telle que la discerne un observateur? Peut-être votre fédération suscite-t-elle un intérêt nouveau auprès des jeunes, ouvriers, paysans et étudiants, mais de toute façon, et pour être franc, que représentez-vous par rapport aux masses de plus en plus imposantes et qui sont conditionnées par des idéologies qui elles ont pignon sur rue?

On pourrait répondre par un paradoxe et reprenant un vers de l'«*Internationale*» dire que n'étant rien nous serons fout! Mais il est une réalité plus sérieuse, un mouvement irréversible qui conduit naturellement le monde ouvrier dans le sens de nos aspirations. Nous ne représentons que nous-mêmes mais l'idéal anarchiste, la conception libertaire de la société sont, dans la nature de l'homme, il faut les voir comme l'aboutissement logique de la lutte des classes, de l'évolution de l'humanité. Ainsi, toute analyse de l'actualité et plus précisément dans le cadre de l'Europe occidentale, conduit à des solutions qui, positives, sont celles préconisées par le socialisme anti-autoritaire.

Par exemple, en France, ces derniers mois nous avons noté tout d'abord le souci évident du haut patro-
nat, d'obvier les motifs de crises et de conflits sociaux en mobilisant à son service les faiseurs de miracles politiques et économiques. L'opération s'est schématiquement exécutée en deux temps. Nous assistons tout d'abord au lancement publicitaire de la mystification théorique: l'État gaulliste sera un État social, enfin les travailleurs recevront une juste part en récompense de leurs œuvres, ils seront associés aux profits du système capitaliste, ils bénéficieront d'une production en délirante expansion. Pendant ce temps dans les coulisses l'opposition démocratique suppote des moyens nécessaires pour accommoder ses «principes» aux exigences du moment. La seconde phase, la plus sérieuse, consiste à mettre en pratique d'autant excellentes dispositions. On offre une semaine supplémentaire de congés payés et quelques maigres pourcentages d'augmentation. Toujours dans les coulisses, l'opposition, pute vieillissante, crie *à-la-plus-grande-victoire-du-prolétariat-depuis-1936*, le pouvoir s'amuse... Seule fausse note dans ce concert, les mineurs se mettent en grève - ouvriers, soit dit en passant, d'une production dépassée, indigents charitalement pris en charge par l'État -. Nous avons dans ces colonnes largement fait part de la grande espérance que nous avons ressenti tout au long de la lutte menée par les mineurs contre l'État et tout aussi largement dénoncé l'attitude équivoque de l'opposition politique et syndicale pour ne pas y revenir encore; si ce n'est pour rappeler que les changements profonds, radicaux, que désiraient les mineurs au combat sont ceux qu'à très brève échéance l'ensemble des travailleurs sera obligé d'exiger et non plus seulement pour manifester une quelconque solidarité, mais pour préserver leur existence même.

La démagogie de De Gaulle et de ses aides ne suffira bientôt plus. Le mythe de la nation riche et heureuse ne peut résister à la réalité du quotidien qui est dans un appauvrissement pas seulement relatif du pouvoir d'achat des travailleurs. Aussi voit-on s'amorcer une campagne d'austérité. On fait grand tapage des mesures propres à arrêter l'inflation, dissimulant sous ce terme la vérité qui veut que l'inflation soit le stimulant ordinaire du système capitaliste, que la demande supérieure à l'offre est facteur de gros bénéfices,

que les gros bénéfices ne peuvent être obtenus que par une augmentation de plus-value au détriment du travail, que l'emprunt de l'État n'a pour but que de stabiliser une situation trop explosive, et d'accroître enfin les profits par la spéculation bancaire. Ce que nous dénonçons c'est l'incapacité de planifier en régime capitaliste où l'intérêt prime, dépasse, efface les moindres notions de service.

Alors, à quoi bon ces marchandages de boutiquier pour une augmentation de salaire dont le mince bénéfice est résorbé dans les jours qui suivent, à quoi bon une quatrième semaine de congés payés, alors que les transports et les loisirs atteignent des prix hors de portée. Certes, les travailleurs partiront en vacances et cela est parfait car nous sommes persuadés que la lutte sociale reprendra plus violente, plus féroce dès la rentrée, et c'est cela la raison de mon optimisme.

Le monde du travail a de plus en plus conscience que la lutte revendicative n'a de sens que si elle est permanente et considérée comme un moyen vers la révolution sociale, révolution qui à notre époque passe par la chute du gaullisme et la disparition de la somme d'exploitation et d'aliénation qu'il représente. La lutte anti-gaulliste, dit-on, n'aboutit vers aucune perspective révolutionnaire, qu'il ne s'agirait en somme que de remplacer un homme par un autre, de faire simplement le jeu des politiciens qui s'agitent dans l'ombre - ceux du passé et ceux du futur.

Nous savons certes que des J.J. Servan-Schreiber attendent impatiemment la chute de notre Napoléon pour revêtir la redingote de Thiers, mais à la différence de l'empereur chassé d'une chiquenaude par le peuple lorsque la bourgeoisie l'abandonna, ce que nous entendons par lutte anti-gaulliste c'est à la fois la fin de l'homme et du système, de ceux qu'il sert et de ceux qui le servent. Le gaullisme est un répugnant symbole, une sale manière de penser et de vivre: c'est la plus haute expression de la bourgeoisie repue et jouisseuse.

La nature du pouvoir détermine fatallement des moyens et des buts de lutte qui déboucheront vers le communisme libertaire car, qui pourrait croire encore «que la conquête des pouvoirs, donc de l'État, par le peuple, suffira pour accomplir la révolution sociale! - que la vielle machine, le vieil organisme, lentement élaboré cas cours de l'histoire, pour broyer la liberté, pour écraser l'individu, pour asseoir l'oppression sur une base légale, pour égarer le cerveau en l'habituant à la servitude - se prêtera à merveille à de nouvelles fonctions: qu'elle deviendra l'instrument, le cadre, pour faire germer une voie nouvelle, pour asseoir la liberté et l'égalité sur des bases économiques, pour réveiller la société et marcher à la conquête d'un meilleur avenir!...

Quelle immense erreur!

Pour donner libre essor au socialisme, il s'agit de reconstruire de fond en comble une société, basée aujourd'hui sur l'étroit individualisme du boutiquier. Il s'agit non pas seulement - comme on l'a dit quelque fois en se plaisant dans la vague métaphysique - de remettre au travailleur le "produit intégral de son travail", mais il s'agit de refaire en entier tous les rapports, depuis ceux qui existent aujourd'hui entre chaque individu et son marguillier ou son chef de gare, jusqu'à ceux qui existent entre métiers, hameaux, cités et régions. Dans chaque rue et dans chaque hameau, dans chaque groupe d'hommes réunis autour d'une usine ou le long d'une voie ferrée, il faut réveiller l'esprit créatif, constructeur, organisateur, afin de reconstruire toute la vie - à l'usine, sur le chemin de fer, au village, au magasin, dans l'approvisionnement, dans la production, dans la distribution. Tous les rapports entre individus et entre les agglomérations humaines sont à refaire, du jour même, du moment même où l'on touchera à l'organisation actuelle commerciale ou administrative.

Et l'on veut que ce travail immense, qui demande l'exercice libre du génie populaire, se fasse dans le cadre de l'État, dans l'échelle pyramidale de l'organisation qui fait l'essence de l'État! On veut que l'État, dont nous avons vu la raison d'être dans l'écrasement de l'individu, dans la haine de l'initiative, dans le triomphe d'une idée qui doit être forcément celle de la médiocrité, devienne le levier pour accomplir cette immense transformation!...

On veut ...[une ligne illisible sur l'exemplaire consulté]... société à coups de décret et de majorité électorales. Quel enfantillage!» (1).

Alors vous comprenez pourquoi la perspective de notre congrès, les progrès enregistrés, l'énorme et passionnante tâche qui nous attend sont de nature à nous réjouir.

Henri KLÉBER.

(1) «L'État, son rôle historique» - Pierre KROPOTKINE.